

## Mes rencontres avec le Doubs.

Précisons-le d'emblée, je ne suis pas une spécialiste du Doubs et ne peux me prévaloir d'une quelconque autorité pour en parler. D'où mon scepticisme quand notre président m'a proposé d'associer discours de réception et intervention sur le thème de ces journées. Certes, j'ai eu l'occasion de rencontrer le Doubs à plusieurs reprises au cours de mes recherches sur le terrain jurassien, mais l'exposé de ces rencontres pouvait-il apporter quelque chose à la problématique du jour? J'ai commencé par en douter. Mais devant l'enthousiasme de notre président, j'ai finalement accepté de me livrer à cet exercice quelque peu périlleux, à savoir considérer ces rencontres comme des exemples de ce que l'histoire et la sociologie peuvent apporter à la compréhension de la rivière, tout en offrant au passage un aperçu de quelques-uns de mes travaux.

Le point de vue privilégié ici consiste à essayer de comprendre comment la société environnante a intégré le Doubs et lui a donné sens et dans quelle mesure la présence objective de cette rivière dans le paysage s'est inscrite dans les représentations ainsi que dans les usages sociaux et économiques de la société jurassienne. En effet, constater la présence du Doubs ne nous dit encore rien sur ce que la société en a fait. Comme le relève le philosophe Dominique Bourg: «S'il n'est qu'une seule planète, il est en revanche de multiples façons de l'habiter. Et cette diversité n'est pas seulement économique: dans chaque aire de peuplement existe une sensibilité à la nature particulière et dominante. Pour une part, ces sensibilités, ont elles-mêmes été façonnées par les grandes religions»<sup>1</sup>. En histoire, nous devons à Fernand Braudel d'avoir ouvert ce type de réflexion avec sa thèse sur La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II publiée en 1949. Ces approches qui mettent au cœur de la réflexion les interactions entre l'élément naturel et les sociétés environnantes restent trop peu explorées aujourd'hui encore, surtout en Suisse, et mériteraient de plus amples développements.

Comme vous le verrez, les exemples présentés touchent à des champs de recherche très différents, qui illustrent la diversité de mes propres travaux. J'ai néanmoins essayé de garder une unité de temps, en me référant à une période allant du début du XX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la Seconde guerre mondiale. Il s'agit d'une période particulièrement intéressante, dans la mesure où l'on y voit émerger une société et des repères qui restent ceux avec lesquels nous vivons aujourd'hui encore et qui permet donc, en fin de compte, de mieux appréhender notre propre société.

### Première rencontre: le Doubs, partie intégrante de la culture populaire.

Ma première rencontre avec le Doubs remonte à plus de vingt-cinq ans, lorsque, dans le cadre d'un travail de licence, j'avais étudié la fête de Carnaval dans le Jura<sup>2</sup>. Nous allons donc nous plonger pendant quelques instants dans l'univers de la culture populaire qui connaît de profondes transformations au début du XX<sup>e</sup> siècle et dont l'étude doit malheureusement se contenter de sources très rares et fragmentaires.

Contrairement à ce que l'on se passe aujourd'hui, la fête de Carnaval au début du XX<sup>e</sup> siècle se déroulait selon un rituel qui pouvait encore s'étaler sur plusieurs mois, avec un début à la fête des Rois, le 6 janvier, ou à la Chandeleur, le 2 février, et une fin, en principe le Mercredi des Cendres. C'est cette fin qui nous intéresse ici, soit l'enterrement de Carnaval, qui renvoie à la cérémonie durant laquelle Carnaval était jugé et condamné pour ses excès. Ce jugement faisait l'objet d'une mise en scène plus ou moins élaborée, durant laquelle Carnaval (sous la forme d'un mannequin de paille) se voyait promener en cortège à travers les villages, puis juger, et finalement mettre à mort, tout cela à grands renforts de chants, de cris et de lamentations. Le terme d'enterrement, largement utilisé, s'applique en réalité assez mal à cette cérémonie. Dans la plupart des villages la mise à mort de Carnaval passait en effet par le bûcher: on brûlait le mannequin sur un grand feu le Mercredi des Cendres ou le dimanche suivant. Il se voyait donc soumis de manière symbolique à l'un des châtiments les plus extrêmes qui soit.

<sup>1</sup> Bourg Dominique (dir.), *Les sentiments de la nature*, Paris, La Découverte, 1993, p. 7.

<sup>2</sup> Marti Laurence, *Le Carnaval jurassien (19 et 20e siècle)*, Bienne, Ed. Intervalles, no 33, juin 1992.